

si nous en éprouvions le besoin, dans nos sorties hors du quartier européen.

Pendant la première semaine qui suivit notre arrivée, le Sultan nous invita à un banquet dans son palais, le fameux Yildiz Kiosk.

En approchant du palais, il nous fallut passer entre des milliers de gardes appartenant aux races variées qui habitent les possessions du Sultan. Ils étaient armés jusqu'aux dents et, dans la cour d'honneur du palais, nous passâmes entre des rangs de baïonnettes. Abdul Hamid redoutait à tout instant d'être assassiné et s'efforçait de se préserver du péril en séparant, par une muraille de troupes armées, sa répugnante personne du reste du monde.

Après avoir franchi une série de chambres pleines de soldats et de fonctionnaires vêtus d'uniformes brodés d'or, nous atteignîmes une antichambre où nous dûmes attendre que le Sultan voulut bien nous recevoir.

On nous recommanda de nous incliner profondément à la manière européenne sur le seuil du salon où se tenait le Sultan, d'avancer ensuite vers le centre de la salle et de nous incliner encore, puis de gagner un des côtés de la pièce.

Les Turcs, en approchant le Sultan, exécutaient des salamalecs à la façon orientale. Pour ces salutations, l'homme incline sa tête sur sa poitrine et en même temps étend ses bras, les mains ouvertes, comme pour montrer qu'il n'a rien dérobé à son souverain.

Toutes les salles du palais étaient décorées avec une indescriptible richesse. Celle dans laquelle je vis le Sultan était d'une magnificence qui m'ahurit véritablement. Du plafond pendaient des lustres couverts de globes colorés en rouge, rose, vert et

jaune. Ces globes emplissaient la chambre d'une brillante lumière comparable aux feux de gemmes rares. L'ameublement se composait de pièces d'ébénisterie admirables; les tentures et les tapis étaient cramoisis. Une telle description peut ne pas enthousiasmer le lecteur occidental, mais la splendeur ainsi obtenue était à la fois solide et variée et produisait un effet troublant, quelque chose comme une griserie.

Abdul Hamid, quand pour la première fois je l'aperçus, me produisit une très vive impression. Il était alors âgé d'environ soixante ans, mais nul n'aurait pu déterminer son âge. Sa barbe et ses cheveux étaient teints en noir, selon la loi musulmane qui dit que "l'ombre de Dieu et le maître des croyants" ne doit montrer aucun poil gris. La teinture lui donnait une apparence contre nature. Ses joues étaient légèrement rouges mais les autres parties de son visage avaient une pâleur mortelle.

Malgré qu'il fut peu agréable à contempler, il émanait de sa personne une influence fascinatrice. Ses yeux brillaient d'un feu extraordinaire où se mêlait de la ruse et on sentait qu'en son âme il y avait d'insondables profondeurs de méchanceté et de cruauté. J'appris que ses mains délicates et blanches étaient singulièrement robustes et qu'il avait à maintes reprises étranglé des personnes suspectes.

Il était vêtu d'un habit de soirée, mais il portait par-dessus le sautoir de l'ordre des Osmanli, vert bordé de rouge. Sur le côté gauche de sa poitrine rutilait l'étoile émeraude de l'ordre, ornée de cinq diamants de la dimension d'un pois.

Le Sultan offrit son bras à la femme du doyen du corps diplomatique et